

« Après le devoir de mémoire », Libération, 3 février 2005.

«Ne pas du tout être endeuillé est impossible, parce que le coup est tombé, mais exiger de l'être trop est également impossible, car on ne peut demander à la communauté que ce qu'elle est capable de tenir», dit le Talmud (Baba Bathra 60b).

Le 60e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau a pris une ampleur exceptionnelle pour de multiples raisons. Une Europe unie appelant implicitement au oui à une Constitution susceptible de sceller sa force et de la protéger contre un retour en son sein de la barbarie. Le sentiment que les derniers témoins encore en vie ne sont plus là pour très longtemps. La résurgence de l'antisémitisme et l'effondrement progressif du tabou sur le génocide, devenu plus net au fil des deux intifadas. Tout cela explique en partie la résonance donnée à cette commémoration. Mais force est de constater que l'événement a pris plus de relief encore en France, où ce type de célébrations est fort prisé, d'autant qu'elles produisent du consensus et sont, par là, susceptibles de renforcer l'unité nationale ou, mieux, l'identité nationale.

Si les médias se sont ingéniés à évoquer l'événement jour après jour, les politiques n'ont pas non plus été en reste et se sont joints au cortège de tous les repentants pour dire haut et fort : *«Plus jamais ça.»* Les survivants, quant à eux, se sont distingués par une parole de la souffrance ne trouvant pas toujours ses mots, soixante ans après, par une immense dignité, et ont parfois jeté un regard d'adieu distancé sur tout cela, faisant contraste avec l'agitation qui se déployait autour d'eux. Il est à espérer que cette profusion de films, d'interviews, de déclarations, de photos et d'articles aura informé les Français sur ce qui s'est passé. Tel en était, en principe, le but. Cette commémoration n'en a pas moins été immanquablement marquée par le suivisme médiatique caractéristique du règne de l'information. Quitte à ce que le déferlement d'images frise le voyeurisme.

Tout cela risque de banaliser un peu plus un crime qui, pourtant, interpelle l'humanité tout entière. La désinformation s'est greffée sur l'excès d'information. Auschwitz s'est transformé en symbole quasi unique de l'extermination, comme si les autres camps n'avaient pas existé, comme si d'autres juifs, ailleurs, n'avaient pas vécu la barbarie. Certes, les juifs furent les plus nombreux à la subir. Mais les Tsiganes, les homosexuels, les opposants politiques, les prisonniers de guerre, eux aussi, ont payé leur tribut dans les camps et en dehors des camps. L'excès d'information génère aussi sélection et oubli. La répétition incessante sous diverses formes de la même information ne risquait-elle pas de manquer son véritable objectif ? De provoquer chez certains de l'indifférence ou de fragiliser l'empathie ?

Dans le même mouvement, chacun y allait de son mea-culpa, manière de mettre la culpabilité à distance et de l'exorciser par un flot de mots et de cérémonies. La parole des survivants-témoins a eu, chacune à sa manière, l'énergie de vie nécessaire pour nous faire entrevoir, derrière les phrases hachées, leur vérité de l'horreur. En revanche, celle des praticiens de l'histoire ou de l'information n'a rien apporté de bien nouveau. Elle n'a fait que ressasser des faits qui n'ont pas fait avancer la réflexion mais l'ont plutôt étouffée, à un moment où l'on commence justement à en avoir besoin. Comment transmettre lorsque les témoins ne seront plus là ? Cette question ne se résoudra pas à coups de recettes toutes faites. Une question cruciale et grave dont on ne pourra pas longtemps faire abstraction.

Parallèlement, l'impression générale qui se dégageait de tout cela était celle d'un immense enterrement religieux auquel assistait toute la France par médias interposés et en présence des personnalités. Qu'est-ce qu'on enterrait, au juste, si religieusement ? Le temps du devoir de mémoire ? Si les survivants avaient le devoir de raconter, au nom de ceux qui avaient disparu, pour que le monde sache ce qui s'était passé et pour empêcher que cela ne se reproduise, nous n'avons, quant à nous, pas de devoirs mais des responsabilités. Ce qui ne devait plus se reproduire s'est quand même produit. Génocides et massacres, après la Seconde Guerre mondiale, n'ont pas cessé. Savoir si le génocide des juifs était unique ou non ne nous fait pas avancer sur la voie de la sensibilisation accrue des humains à l'inhumain. Et la responsabilité qui nous incombe en tant qu'humains est d'élever la voix, d'agir contre toute discrimination, racisme, antisémitisme, sexisme, abus, injustice flagrante, massacre, et, avant tout, d'éviter leur banalisation.

Et la mémoire ? Si la Bible ne cesse de répéter *zakhor*, «se souvenir», c'est parce que l'humain naturellement oublie. Le peuple juif est appelé à se souvenir et à ne pas oublier. Or, si la présence des survivants nous adjurait de nous souvenir, leur progressive disparition nous engage, elle, à ne pas oublier. Et là, deux questions surgissent : qu'est-ce qu'il ne faut pas oublier exactement et comment faire face au temps qui passe ? Ceux qui clament avec légèreté que *«la bataille de la mémoire est gagnée»* ignorent que cette bataille n'est jamais gagnée. Peut-être est-ce maintenant justement que commence la vraie bataille à mener contre l'oubli. Ni les institutions ni les mémoriaux, ces lieux où se pétrifie le souvenir, ni les commémorations, qui le transforment en routine, ne sont à même de lutter contre l'oubli. S'ils réconfortent pendant un temps les survivants et confèrent une présence à leur douleur, ceux qui viendront après eux, qu'en feront-ils ?

Le plus important n'est pas non plus de savoir si l'on doit ou non emmener les élèves visiter Auschwitz. Mais d'instruire sans tomber dans les pièges de l'horreur, du pathos, du simplisme victime-bourreau, de la leçon assenée. Il n'y a sans doute pas beaucoup d'issues en dehors de l'historicisation de cette expérience d'inhumanité. L'histoire est un remède face à l'oubli. Mais, pour qu'elle joue ce rôle, il est urgent de se défaire du devoir de mémoire, pour que la mémoire et l'histoire forment un tout, dans un contexte où d'autres génocides trouveront eux aussi leur place, où celui des juifs, débarrassé de son statut sacré, pourra être expliqué et accéder à l'entendement humain. L'effort d'explication et d'intelligence de l'événement n'amoindrit ni son horreur ni sa spécificité, mais il lui octroie la force nécessaire pour sensibiliser et responsabiliser, tout en lui assurant une pérennité dans l'histoire de l'humanité.

La tâche qui s'offre, dès lors, à l'école est immense et difficile. Elle est engagée à briser ses tabous, à introduire l'histoire du génocide juif dans une interaction avec les autres histoires, avec les histoires et les mémoires d'élèves issus d'autres groupes, et qui vivent comme une frustration qu'on ne les évoque pas, ou trop peu, avec leurs propres ruptures, leurs propres souffrances. On a sacralisé à tel point le génocide des juifs qu'on n'ose pas le mettre en perspective, qu'il finit par être uniquement décliné comme une histoire de morts, de juifs morts, morts seulement, et en dehors de l'histoire, de leur propre histoire et de l'histoire des autres. Les juifs ont existé avant de mourir et ils ont continué à bâtir leur avenir au retour des camps. Ils ont été dans l'histoire et non hors d'elle, et pas seulement comme des victimes. C'est aussi dans cette mise en rapport des juifs morts avec les juifs vivants qu'on a une chance de susciter l'empathie chez les jeunes.

Quant aux juifs eux-mêmes, il ne faut pas croire que l'oubli ne les guette pas. L'expulsion d'Espagne en 1492, celles qui ont suivi ailleurs en Europe en l'espace d'une vingtaine d'années, la conversion forcée du Portugal en 1497 avaient été vécues par les juifs comme de profonds traumatismes, subjectivement comparables au génocide de la Seconde Guerre mondiale. Qui s'en souvient et qui les imagine aujourd'hui ? Les juifs d'alors avaient une foi en Dieu qui leur insufflait, dans leur malheur, malgré des doutes réels et cuisants, un peu d'espérance. Mais, de nos jours, à quoi le juif non pratiquant se raccrochera-t-il ? On ne peut pas longtemps se réfugier dans la seule mémoire du génocide et dans la seule peur de l'antisémitisme pour bâtir sa judéité. Pour léguer celle-ci, nous avons besoin de doubler la mémoire de la mort et de la persécution d'un projet d'avenir, celui d'une culture juive substantielle, d'un judaïsme apte à vaincre les démons du passé, susceptibles d'hypothéquer sa survie dans la durée. Un défi, pour honorer ceux qui ont souffert ou sont morts parce qu'ils étaient juifs, pour perpétuer une judéité qui a failli disparaître, et ce avec ce qu'il y a d'universel et d'éthique dans sa vision du monde et de l'humain.